

gent les arbrisseaux qui enguirlandent leurs rives tapissées d'herbes tendres et d'où s'élève, en douce mélodie, le chant des oiseaux voltigeant gaiement du pied des buissons au sommet des grands arbres.

Que c'est beau, cette belle nature pleine de charme qui remplit l'espace, s'épanouissant harmonieusement de la surface limpide, assoupie à nos pieds, jusqu'au fin fond azuré du firmament ; qui soupire tendrement sur l'eau, dans les bois, au-dessus des monts, sous cette voûte immense, sans bornes, sous ce beau soleil chaud !

Le souffle de Dieu créant l'univers est encore ambiant, vivifiant dans cet atmosphère qui nous pénètre, nous enveloppe de toutes parts. Aussi l'âme s'y trouve-t-elle à l'aise, rassurée, en paix, comme si quelque chose de cette nature, qui est ici incomparable, l'embrassait, l'enivrait, comme jadis au temps d'Adam, comme aussi sur la montagne où il faisait si bon de vivre.

On a toujours souvenance de ces moments de jouissance, espacés de trop loin en loin, mais tout de même qui nous servent d'oasis, de refuges sacrés pour ainsi dire, quand les bruits du monde, étourdissants et toujours discordants, nous laissent parfois un moment de répit. C'est après réflexion que nous éprouvons ce vide immense, qui nous navre parfois, en face de ce quasi-charivari où tourbillonne et s'oublie la multitude des humains qui domine la scène. Ignorant, comme de raison, ne soupçonnant même pas que la nature, qui a introduit chacun de nous ici-bas avec cet art infini qu'elle prodigue partout où elle se complait—le souffle divin aidant,—a bien d'autres charmes et d'autres enchantements en réserve, auxquels on ne peut comparer ces jouissances factices qui nous engluent si adroitement, et que nous prenons si naïvement au sérieux, comme des grands enfants, une fois entraînés dans le fameux tourbillon.



Tantôt, quand j'ai dit le Grand Calme, je n'attendais pas vous assurer que les vents n'irritent pas la surface paisi-